

L'ATTAQUE

du Bois d'Anjou

DU 08 AOÛT 1944

témoignages de :

Paul-Alain	LEGER (S.A.S.) dit D'AZERMONT
Henri	LAGARDE (S.A.S.)
Aimé-Gabriel	DESEVRE
André	FIEVRE
Renée	GOURDON
Joseph et Henri	GUILLET
l'abbé Henri	HERAULT
Louis	MAINCHAIN
Lucienne	SUPIOT MENANTEAU

**Paul-Alain LEGER
Dit "D'AZERMONT"**



*S.A.S. parachuté au Bois d'Anjou
« Récit sur le combat du 08 août 1944 »*

- L'alarme -

"08 août 1944 : ils est environ 4 heures du matin lorsque je suis tiré de mon sommeil par ANDRIEU ; j'aperçois le visage griffé par les ronces d'un civil. Je reconnais immédiatement l'un des convoyeurs de la camionnette (FERRARI venu la veille à la base chercher des armes pour la résistance choletaise)..." Le convoi a été intercepté par les Allemands.

"Je bondis hors de mon sac de couchage tout en donnant des ordres aux paras qui sont déjà debout : VERCHERE, appelez Londres en urgence. MONTEIL, GOSSELIN et HOURDEBAIGT avec moi pour placer des charges avec allumage électrique sur tout le dépôt de munitions. Les autres en sonnette (sentinelle) autour de la base."

"Le télégramme de j'expédie à Londres rend compte de l'attaque éventuelle de la base. Nos appareils sont ensuite démontés, les antennes pliées et le tout emballé dans les sacs..."

"Les hommes font diligence pour dérouler le cordon détonnant reliant les pains de plastic placés sur les caisses de grenades, de munitions et les jerricanes d'essence. En fin de matinée le dispositif est en place. Le caporal-chef MONTEIL se porte volontaire pour déclencher l'explosion le moment venu."

- L'attente -

"Nous sommes prêts à évacuer la base à la première alerte. 4 paras du groupe ROUX préfèrent partir rejoindre leur chef à Montreuil-Bellay. Nous restons à 14 : 10 parachutistes et 4 hommes de la résistance qui obéissent à un lieutenant F.F.I. qu'on me dit être un gendarme... « FERRARI » -le convoyeur choletais- rejoint l'équipe des F.F.I. dont le chef très inquiet de la suite des événements décide de nous quitter quand il est encore temps. Le petit groupe armé de mitraillettes et de grenade s'enfonce et disparaît dans le fouillis des taillis."

"Dans l'après-midi Henri GERMAIN que j'avais placé en sentinelle sur le sentier menant à la route revient, suivi de LAGARDE, un gars du stick GERVAIS, de passage à la base." Ils ont vu "plein de « boches » dans le bois et sur les chemins ; lancé deux grenades et vidé un chargeur sur un groupe."

"Vers midi, MEDA en rentrant du ravitaillement avait aperçu sur les routes des environs des camions bondés de troupes. Les autres guetteurs se replient. Il semble que la progression ennemie s'effectue d'Est en Ouest à travers le Bois d'Anjou. Elle a pour but de nous pousser vers la plaine qui s'étend au-delà du chemin qui longe la base."

"MONTEIL a déroulé jusqu'au creux d'un profond fossé le fil électrique branché sur les détonateurs. Tranquillement il dispose ses piles et un fusil mitrailleur derrière le tronc d'un arbre. Nous nous sommes mis d'accord pour nous retrouver dans une ferme isolée dont j'ai relevé les coordonnées sur la carte et qui se trouve à environ une vingtaine de kilomètres au Sud-ouest de Vihiers."

"Sac arrimé, un fusil mitrailleur et une caisse de chargeurs à bout de bras, nous nous enfonçons au milieu des buissons : tant qu'à combattre autant le faire au cœur des taillis sous la futaie du bois qui constitue un maquis épais dans lequel, je l'espère, nous pourrions échapper à la vue des patrouilles allemandes."

- Sous le feu des mortiers -

"Vers 19 heures, nous parvenons à une assez vaste étendue plantée de jeunes arbres dominant un lacis de ronces. Par prudence je fais coucher tout le monde en cercle. Des éclaireurs ennemis s'interpellent. Soudain la fusillade éclate, dense et brutale. Sur ma droite un fusil mitrailleur égrène son chargeur par courtes rafales. Au dessus de ma tête le feuillage crépite sous l'impact des éclats de grenade. A 50 pas devant moi le tireur d'une MG.42 débite ses bandes à vitesse accélérée. Les gerbes de balles traçantes trouent le ciel crépusculaire de leurs longues traînées multicolores. Soudain, contre toute attente, une rafale est tirée sur mes arrières. Je me retourne lentement : le dos dans l'herbe, je suis des yeux le ballet des traçantes qui s'entrecroisent sur l'écran sombre du ciel."

"L'onde de choc et le fracas d'une énorme explosion me disent que notre dépôt de munitions vient de sauter."

Le feu roulant continue au dessus du groupe de paras et soudain, D'AZERMONT se dit que si les trajectoires se croisent, c'est que les tireurs se prennent mutuellement pour des adversaires.

"En rampant, je m'approche de JAILLETTE et lui dis de faire passer à tout le monde un ordre d'halte au feu. Ne tirez qu'à la dernière extrémité. Les Allemands n'attendent que ça pour nous situer. On va essayer de sortir d'ici, ne serait-ce que de 50 m."

- Une nuit d'angoisse -

"Les aiguilles lumineuses de ma montre indiquent 22 heures 30. Il y a plus de 4 heures que le feu a été ouvert. Les hommes alertés par JAILLETTE se rapprochent de moi en rampant : l'effectif est au complet. Lentement, péniblement, je fraye en chemin à la procession des hommes qui se traînent derrière moi en tirant les lourds fardeaux des armes et des sacs. Mètre après mètre nous atteignons la lisière de la clairière où je regroupe mon monde au cœur d'un énorme taillis. L'intensité du feu a sensiblement diminué et ses échos les plus furieux nous parviennent maintenant de l'Ouest. Dans cette direction l'horizon est toujours illuminé par l'incendie des bois autour de la base causé par l'explosion du dépôt de munitions. Les heures s'écoulent lentement à l'écoute anxieuse du moindre bruit suspect. Le petit jour se lève, mais il n'est pas question de sortir de notre refuge. Nous sommes en effet tout près d'une route d'où s'élèvent brusquement des braillements allemands mêlés aux vrombissements des moteurs de camions qui démarrent. Le cœur battant, blottis les uns contre les autres, nous écoutons décroître et s'éteindre au loin le bruit des véhicules qui remontent vers le Nord."

"Je préfère nous faire oublier le plus longtemps possible en restant encore une journée et une nuit sur place."

- Retrouvailles à Cléré-sur-Layon -

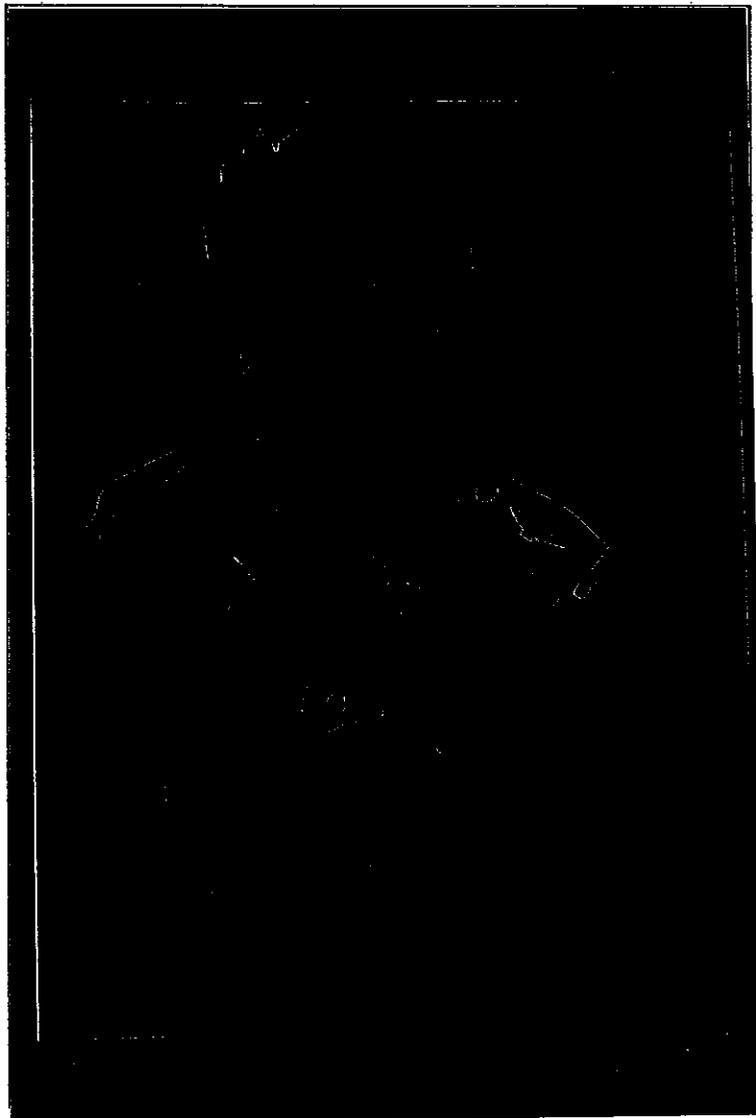
"Ce n'est qu'à l'aube du 10 août que nous franchissons la route sur laquelle se trouvaient les véhicules ennemis. Abandonnant la forêt nous nous fauflons le long des haies vers la ferme isolée que j'ai fixée comme lieu de rendez-vous. Après 5 heures de marche à travers prairies et bosquets nous atteignons enfin notre objectif. Le fermier, sa femme et ses 3 filles nous prennent d'abord pour des Allemands, puis nous offrent leur grange. Poste radio monté, le contact est pris avec nos correspondants de Londres pour signaler notre emplacement et demander un parachutage de munitions et de vêtements, car les nôtres n'ont pas résisté aux ronces. La nuit suivante nous recevons une dizaine de containers par un avion britannique."

"Le 11 août arrive MONTEIL qui avait fait sauter le dépôt d'armes et de munitions à l'instant où les camions de fantassins S.S. s'arrêtaient sur le chemin conduisant à la base. A la faveur de l'explosion, MONTEIL s'était échappé et s'était réfugié dans une ferme où on lui avait procuré vêtements civils, vivres et un vieux vélo pour nous rejoindre (son uniforme et son fusil mitrailleur démonté, emballé dans un carton sur le porte-bagages."

- 50 kilomètres en bétailière -

"Le capitaine FOURNIER prévenu par Londres arrive un matin à la ferme de Cléré-sur-Layon dans la voiture du directeur des Travaux Publics des Deux Sèvres. La nouvelle base de la ferme des Deux Chênes à Amailloux près de Bressuire est distante d'une cinquantaine de kilomètres. FOURNIER emmène avec lui dans une bétailière 5 des rescapés du Bois d'Anjou et je le rejoindrai avec l'équipe radio dans une Simca.8 que nous avons prise quelques jours avant aux Allemands à Vihiers et que nous avons aménagée en installant à l'avant une mitrailleuse française 31 Rebel prise à l'occupant et à l'arrière un fusil mitrailleur. Le jour même tous les sticks en opération à l'extérieur sont avisés de l'emplacement de la nouvelle base."

L'opération "Dicken's" se poursuivra à partir de cette nouvelle base jusqu'à la libération complète du sud-Loire.



Henri LAGARDE

S.A.S. parachuté au Bois d'Anjou

« Témoignage des combats du 08 août 1944 »

Le 08 août 1944 Henri LAGARDE est à la base du Bois d'Anjou. La veille les paras présents mettaient de l'ordre dans l'arsenal reçu par parachutage dans la nuit du 05 au 06 quand, se souvient-il, "une petite camionnette pénètre péniblement et bruyamment dans le bois par un layon, s'arrête au plus près de la base en évitant les bosses de terrain et grosses pierres dangereuse pour les véhicules à caisse basse. Une partie de l'armement reçu dans la nuit du 05 au 06 est chargé dans la camionnette : essentiellement des Sten encore sous enveloppe plastifiée et leurs chargeurs, beaucoup de munitions... Surchargée avec ses 3 occupants et tout l'armement la voiture repart de la base."

"Le 08 août au levé du jour un des occupants du véhicule parti la veille au soir arrive à la base, vêtements déchirés, l'air terrifié et raconte difficilement l'interception du véhicule par une patrouille allemande et sa propre fuite."

"Sur la base, tout le monde est éveillé et attend la suite des événements. Les quelques F.F.I. qui avaient la veille choisi de passer la nuit avec nous avant de repartir vers leur maquis décident de partir. Tout le groupe s'enfonce dans le bois, je ne les reverrai plus."

"Nous plions bagages. Chaque S.A.S. prend son havresac et le remplit d'un peu de linge de corps, sac de couchage, munitions en chargeurs, grenades offensives, gamon-bombs, body-traps ; chacun prend aussi son armement individuel -carabine américaine ou mitraillette Thomson, colt, dague et poignard, bate-chargeurs, boussole, cartes, boîte à pansement, boîte d'évasion-."

"Nous vérifions les approvisionnements en armes et autres matériels que nous ne pouvons emporter et nous préparons leur mise à feu en vue d'une destruction par explosion". Les charges de plastic sont mises en place. Nous ne lésinons pas sur leur poids et leur volume. Les détonateurs sont enfoncés, les mèches rapides étirées sur le sol sur quelques mètres et les crayons à retardement court sont fixés et délicatement posés sur une pierre plate pour être écrasés en même temps au moment voulu."

"D'AZERMONT m'envoie ensuite vers l'orée du bois, face à la zone de largage où j'ai mon petit poste de guet au pied d'un arbre, bien camouflé dans d'épais buissons. Je reviens à la base vers midi. Rien à signaler. Cependant D'AZERMONT est inquiet. Les radios sont sur leur poste émetteur-récepteur ; la génératrice tourne. Des messages sont en cours."

"Au début de l'après-midi je reviens à mon poste de guet. D'AZERMONT sait que les Allemands nous recherchent et qu'ils sont à Somloire, tout près du bois. Soudain, c'est l'alerte : au-delà de l'aire de largage, dans la zone de verdure qui précède la partie arborée, à environ 500 mètres de moi, un petit groupe d'allemands en ligne horizontale, distants d'une vingtaine de mètres les uns des autres, sortis de la zone arborée, avance très lentement dans ma direction. J'ai l'impression qu'ils cherchent quelque chose sur le sol. Je suppose qu'ils suivent les empreintes de nos chaussures anglaises qui laissent une marque de talon en fer à cheval. Tout à coup une rafale de mitraillette part sur ma droite. Le groupe se couche au sol. J'arme ma carabine. Je tire trois fois dans leur direction. Je me couche dans la broussaille, je rampe sur quelques mètres à l'intérieur du bois et je cours rendre compte à la base de ce qui vient de se passer."

"Toute la section radio est sur le qui-vive. D'AZERMONT qui a déjà étudié les diverses possibilités de repli nous explique que nous nous enfoncerons au plus profond du bois dans un premier temps, dans la direction opposée à celle d'où je viens. Le caporal-chef MONTEIL est chargé de la mise à feu des explosifs qui vont faire sauter tout le matériel qui ne peut être emporté. Nous aurons chacun en plus de notre chargement individuel un fusil mitrailleur ou des chargeurs garnis."

"C'est alors que commence un tir nourri qui passe très au-dessus des plus hautes branches du bois. Les Allemands nous tirent au hasard depuis l'aire de largage, mais encore assez loin de l'orée du bois. Des obus de mortiers sifflent et passent au-dessus de nos têtes pour exploser assez loin devant nous. Ça mitraille toujours et maintenant de tous les côtés. Depuis notre départ de la base je n'ai aucune idée du chemin parcouru dans les épais taillis d'épineux. Les allemands hurlent des ordres. Ils semblent s'appeler les uns les autres pour ne pas se tirer dessus. Leur mitraille nous permet de conclure que nous sommes bien encerclés."

"C'est alors que D'AZERMONT arrête le repli et nous nous couchons ventre à terre au milieu des buissons dans des broussailles assez hautes pour nous camoufler. Armes prêtes à tirer, nous attendons sans bouger. Ne tirez pas, nous commande D'AZERMONT à voix basse, de l'un à l'autre. Je me retourne, dos à terre, et je vois au dessus des taillis les branches qui se brisent, les feuillages qui s'effritent aux impacts des balles et tombent autour de nous. E toujours ces cris chez les allemands."

"Et soudain surgit un énorme nuage rouge, orange et blanc du côté de la base, suivi instantanément d'une puissante explosion. Les tirs d'arrêtent, puis redoublent. Mais je suis heureux : la base a sauté. Les charges ont bien fait leur travail et MONTEIL aussi. Nous avons été secoués durement par l'explosion. Donc nous ne sommes pas très éloignés de la base et j'en suis un peu surpris."

"Un camion passe, pas très loin de notre cachette, s'arrête et ses mitrailleurs tirent dans notre direction. Nous avons de la chance : toutes les rafales passent juste au-dessus de nos têtes et vont s'écraser à une dizaine de mètres de notre position. Des cris à nouveaux, et le camion repart."

"C'est tard dans la nuit que tout s'est arrêté. Vers minuit, nous quittons notre emplacement pour l'autre extrémité du bois, loin de la base détruite. Nous sommes le 09 août. Nous passerons la journée à nous reposer. Le 10 août contact est repris par radio avec le capitaine FOURNIER qui nous dirige sur la ferme des Deux Chênes."

Aimé-Gabriel DESEVRE

Habitant de Somloire

« Témoignage des combats du 08 août 1944 »

En 1944, Aimé-Gabriel DESEVRE, 24 ans, est exploitant agricole à la ferme du Grand Beauvais de Somloire. Un dimanche matin, dans la deuxième quinzaine de juillet, il se promène avec sa femme dans la campagne environnante à un endroit où il avait été fait une coupe de bois en 1941. Leur attention est attirée par une branche en travers d'un chemin et un parachute roulé en boule.

Le lendemain à Somloire, Gabriel DESEVRE entend dire : "il y a des parachutistes dans le bois." Il retourne à midi chercher le parachute qu'il avait vu la veille et en partage la toile avec ses ouvriers agricoles.

La semaine se passe sans que les DESEVRE s'occupent des passages nocturnes d'avions qu'ils entendent dans le voisinage. "Le samedi 05 août" se souvient Gabriel DESEVRE, "un habitant d'Etusson est arrivé à la ferme en voiture à cheval. Il amenait le lieutenant POISSON qui nous a dit avoir été parachuté en Deux Sèvres et cherchait à joindre une base parachutiste établie dans le Bois d'Anjou. Je lui ai montré le chemin du bois et lui ai offert de coucher la nuit à la ferme. Le lendemain dimanche, tandis que l'allais à la première messe, mon ami Eugène BOUFFANDEAU l'a amené à la base parachutiste."

"Le dimanche soir, il est reparti à Courlay (79) chercher son armement. Le lundi matin, de retour, il nous a donné sa ceinture de sauvetage et nous montrant comment la gonfler avec une pompe à vélo et nous a demandé en échange un litre d'eau de vie, que je suis allé chercher, n'en ayant pas moi-même, chez Louis BEAUFFRETON qui en produisait, à la ferme de la Vigne, sans dire pour qui c'était."



Aimé-Gabriel DESEVRE sur l'ancien champ de parachutage de la base des S.A.S.

"Le mardi matin 08 août, le lieutenant POISSON est allé à la base. Il est revenu aussitôt chercher ses armes et est parti par la ferme de Bois-Moine chez GABARD, sur la commune voisine de Saint-Maurice-la-Fougereuse. Il est tombé là sur un groupe d'Allemands qui fouillaient la ferme. GABARD a été arrêté ainsi que son fils et un cousin. POISSON blessé a réussi à s'enfuir et à se cacher dans le bois jusqu'au petit jour où il a rejoint la ferme Marolleau de Grand-Lieu d'Etusson où il a fait prévenir le vétérinaire GUILBARD des Aubiers qui l'a transporté chez un médecin à Courlay."

- Les Allemands au Grand Beauvais -

"Cependant le 08 août, quand on a vu arriver les Allemands sur la route d'Etusson, avec BEAUFRETON et BOUFFANDEAU on a voulu aller avertir la base parachutiste. J'ai coupé par derrière la ferme de Chantegrolle et j'ai vu des Allemands déjà déployés dans les champs. BEAUFRETON a été arrêté dans un champ de carottes. J'ai également été arrêté et emmené aux Quatre Routes où une dizaine d'Allemands avaient fait prisonniers des gens qui travaillaient au charbon de bois."

"Relâché, je suis revenu chez moi à travers champs. Là, j'ai eu très peur, car ma femme avait disparu. En la recherchant autour de la ferme j'ai failli être blessé par une balle traçante. Ma femme m'avait cherché de son côté à la ferme des Epis et à la Vigne est revenue à la maison au bout d'un moment. Elle m'a expliqué qu'elle avait jeté dans un petit ravin deux sacs d'affaires militaires appartenant au lieutenant POISSON pour que les Allemands ne les trouvent pas chez nous au cas où ils auraient fouillé la ferme."

"Ma femme avait été prudente, car les allemands se sont installés pour la nuit dans une grange du Grand Beauvais. Ils ont exigés de la nourriture. Le 08 au soir on leur a fait deux omelettes et le 09 au matin ils ont pris tout le lait de la traite. Mais ils ont été corrects. Ils n'ont pas commis de dégâts ni de violences."

Une semaine plus tard, quand Gabriel DESEVRE est sûr que les allemands ne risquent pas de revenir il va récupérer les sacs militaires et les enterre dans un carré de topinambours. Plus tard, deux hommes viennent chercher ces sacs de la part du lieutenant POISSON.

A l'automne celui-ci revient remercier les fermiers de Somloire, Saint-Maurice-la-Fougereuse et Etusson qui l'avaient aidé les 08 et 09 août 1944.

André FIEVRE

Habitant de Somloire

« Souvenirs des combats du 08 août 1944 »

André FIEVRE né à Saint-Malo-du-Bois (Vendée) a servi comme quartier-maître au quartier général de l'amiral Darland durant la guerre 39-40. Après l'armistice il s'est marié et avec son épouse, en 1944, tient une épicerie de l'Union Vendéenne aux Aubiers (79). Pour échapper au travail forcé pour le compte des Allemands il se cache depuis le 1^{er} avril 1944 à Saint-Amand-sur-Sèvre. Dans la deuxième quinzaine de juillet, un de ses camarades Paul MECHINEAU, boucher à Chemillé, lui demande d'apporter son aide pour la réception de parachutage S.A.S. au Bois d'Anjou. Il vient alors loger chez un de ses cousins, GABARD, garde chasse régisseur du Bois d'Anjou, qui demeure dans une petite ferme proche de la base, Bois Moine sur la commune de Saint-Maurice-la-Fougereuse.

"Le 08 août" se souvient-il, "mon cousin m'avait conseillé d'aller couper du bois pour l'hiver. J'étais donc occupé à cela avec un camarade, Maurice VRIGNAULT lorsque vers 16 heures nous avons commencé à entendre des coups de feu. Un autre bûcheron est venu nous prévenir que les Allemands avaient encerclé le bois. J'étais recherché comme réfractaire. Je suis revenu en hâte chez mon cousin et sur le chemin de la ferme j'ai croisé un inconnu en civil (le lieutenant POISSON) qui tentait de sortir du bois et qui avait les Allemands à ses trousses. Mon cousin lui conseilla de se cacher dans un fossé à 30 mètres de la ferme et nous sommes rentrés à la maison."

"Par la porte ouverte, nous pouvions voir et entendre les Allemands crier et s'interpeller en désignant la ferme où ils pensaient trouver un nid de la résistance. Ils encerclèrent le bâtiment et nous firent sortir, les mains en l'air."

"Le chef de la section divisa alors son groupe en deux pour fouiller la ferme. Le 6^{ème} homme du second groupe aperçut le lieutenant POISSON, le mit en joue, mais POISSON l'abattit le premier d'un coup de pistolet et en blessa plusieurs autres à la grenade. Le lieutenant POISSON lui-même blessé parvint à s'enfuir."

"Les Allemands m'ont fait monter dans un camion avec mon cousin et son fils Lucien âgé de 17 ans. Aux 4 routes de Fiole (carrefour de la route des Aubiers à St-Paul-du-Bois et de la route allant à St-Maurice-la-Fougereuse) ils nous ont fait descendre, les mains en l'air. Nous sommes restés ainsi plus de 3 heures. Si on tentait de tourner la tête on recevait une claque ou un coup de crosse. Nous entendions la fusillade toute proche, puis nous avons entendu une explosion formidable. C'était le dépôt de munitions de la base qui sautait."

"A la nuit tombante on nous a emmenés à la Kommandantur de Cholet où nous avons été alignés face au mur, frappés à coups de pieds et de crosse de fusil, puis conduits à la prison de Cholet, en compagnie de Roger SECHET qui avait été arrêté aux Aubiers parce qu'il avait un tract allié dans sa poche."

"Là, ce que nous vîmes d'abord était un spectacle de cauchemar. Le choletais Léon PECHADRE, (arrêté le 08 août dans l'après-midi sur la route de Vézain avec les trémentinais qui portaient des vivres à la base du Bois d'Anjou) était à terre, frappé par un feld gendarme à coups de crosse de mousqueton. Nous avons cru notre dernière heure arrivée. Mais on nous a mis en cellule par 3. PECHADRE, lui, fit partie quelques jours plus tard du dernier convoi de déportés."

"Les Allemands nous relâchèrent dans la soirée du 20 août. Nous avons regagné les Aubiers et St-Maurice-la-Fougereuse à pied et en nous passant à tour de rôle 2 vélos empruntés à parents de Cholet (Lucienne SUPLOT-MENANTEAU et sa mère)."

A peine rentré chez lui, André FIEVRE est à nouveau contacté par les S.A.S. du bressuirais et intègre comme volontaire leurs équipes de sabotage. "Les paras" explique-t-il, "avaient un entraînement formidable à la guerre de commando. Avec eux on avait beau faire des choses très dangereuses, on se sentait en sécurité. Je n'ai jamais eu peur."

Il leur restera fidèle en les retrouvant chaque année jusqu'à sa mort à la commémoration annuelle du combat du Bois d'Anjou à Somloire.



Renée GOURDON

Habitante de Somloire

« Témoignage des combats du 08 août 1944 »

Le 08 août 1944, Madame Renée GOURDON, fermière à la Hardonnerie de Somloire, prépare le repas de la mi-journée pour la trentaine d'hommes qui à la ferme effectuent les battages.

A la ferme elle héberge le lieutenant parachutiste S.A.S. BOUTILLON qui s'est foulé la cheville lors de son parachutage et ne peut participer aux opérations de commando menées par les autres S.A.S., mais avec un autre para, MEDA, qui est également hébergé à la Hardonnerie, a installé à la ferme une sorte de poste avancé pour protéger la base avec de nombreuses armes installées un peu partout autour de la ferme.



"Le lieutenant BOUTILLON" se souvient Mme GOURDON, "était en liaison avec un poste radio avec la base du Bois d'Anjou. Dans la matinée il a ainsi été prévenu par radio qu'une attaque allemande était attendue sur la base et qu'il lui fallait donc partir pour rejoindre par ses propres moyens une autre base parachutiste en Deux Sèvres. Il est parti vers midi et après son départ j'ai fait les courants d'air dans la chambre qu'il occupait et j'y ai répandu une bouteille d'eau de cologne pour enlever le tabac anglais que BOUTILLON fumait."

"J'avais mis le couvert et j'étais prête à servir le repas de battage pour les hommes qui devaient venir déjeuner vers 14 heures quand les Allemands sont arrivés à la ferme."

"MEDA était encore là. Un de mes cousins, Eugène PINAULT, qui était venu nous aider aux battages en les voyant arriver l'a aidé à sortir par l'arrière de la ferme et MEDA a pu s'enfuir à travers champs pour aller alerter la base S.A.S. en passant par les champs de la ferme de la Vigne."

"Les Allemands ont rassemblé toute l'équipe de battage dans la cour sous la menace de leurs armes et mon mari qui était soupçonné d'avoir hébergé des résistants a été tenu en joue tout l'après-midi."

"J'avais grande peur à cause des armes et des parachutes qu'on avait cachés dans un tas de grains."

"Les Allemands ont commencé à fouiller partout. Par chance, près du four à pain où était une mitrailleuse, ils ont aperçu des œufs sur un tas de paille et se sont précipités pour les gober, oubliant de regarder dans le four. Ils ont ensuite fouillé la maison, même les armoires. Mais dans le grenier ils n'ont inspecté que sommairement le grain. C'est ce qui nous a sauvés, car s'ils avaient trouvé armes ou parachutes nous étions tous fusillés aussitôt."

"Mais ils avaient vu qu'en bas le couvert était mis. Ils ont emmené une de mes filles les accompagner chercher du pain chez le boulanger de Somloire, M. AUGEREAU, et se sont mis à table. Ils ont mangé tout le repas de battage. Je me souviens qu'entre autres, j'avais préparé du poulet à la crème."

Après le repas, les Allemands ne poursuivent pas la fouille de la ferme. Madame GOURDON se réfugie dans le potager avec ses enfants et sa belle-mère. *"Nous étions à genoux au milieu des rangées de légumes à réciter notre chapelet en pensant que notre dernière heure n'allait pas tarder. Tout à côté il y avait un fusil mitrailleur des S.A.S. installé dans un carré de poireaux."*

"Vers le milieu de l'après-midi nous avons entendu une violente explosion, puis vu ensuite de la fumée s'élever du bois." C'était le dépôt d'armes et de munitions de la base S.A.S. qui venait de sauter et l'explosion avait mis le feu à la végétation alentours.

Vers le soir, les Allemands abaissent leurs fusils, mais ne libèrent pas l'équipe de battage.

"Leur lieutenant s'est absenté" se souvient Mme Renée GOURDON. *"J'ai décidé d'aller mettre mes enfants à l'abri dans une ferme du voisinage. Les soldats m'ont laissée partir mais en me disant : « si lieutenant revient faudra bien que patronne revienne »."*

Elle parvient à atteindre la ferme d'une voisine, Madame TAUGOURDEAU et y passe la nuit avec ses enfants. C'est là que le 09 août son mari vient la chercher vers 14 heures et lui raconte qu'un résistant (Etienne FERRARI) a été torturé le matin dans leur bergerie et que les Allemands ont pris à la ferme un drap de grosse toile destinée à emballer la balle séparée du grain par la batteuse pour servir l'hiver de litière à la volaille. Ils ont roulé Etienne FERRARI inanimé dans cette toile pour le mettre dans un camion qui l'a emmené.

Le 09 août au soir, craignant que les Allemands ne reviennent, Madame GOURDON va à nouveau passer la nuit avec ses enfants chez une autre voisine.

Joseph et Henri GUILLET

Habitants de Somloire

« *Témoignage des combats du 08 août 1944* »

Le 09 août 1944 on doit faire les battages à la ferme du Chef Tessier sur les terrains de laquelle se trouve la base parachutiste S.A.S. du Bois d'Anjou (qui s'y est installée sans prévenir la famille GUILLET qui exploite la ferme).

Le 08 août en prévision du repas de battage la famille GUILLET a fait des provisions en quantité et cuisiné une partie du repas pour l'équipe de battage.

Henri GUILLET a 24 ans, son frère Joseph 19. Le 08 août tous sont venus avec leur père à la ferme voisine de la Hardonnerie où les battages ont commencé. Quand les Allemands arrivent à la Hardonnerie à l'heure du déjeuner, Joseph GUILLET veut rentrer voir ce qui se passe à la ferme du Chef Tessier. Un Allemand parlant un peu de français accepte de le conduire, mais sur la route un autre soldat lui dit de rebrousser chemin car "c'est très dangereux d'aller par là". La ferme du Chef Tessier est la seule en effet ce jour là à être totalement encerclée par les troupes allemandes.

Celles-ci "prennent toute la nourriture qu'elles trouvent, y compris des lapins vivants, le lard, le jambon. Elles ne laissent pas un litre de vin ni d'eau de vie, forcent les meubles et mangent tout ce qui était préparé pour le repas de battages. Mais" ajoute Joseph GUILLET, "elles n'ont pas mis le feu à la ferme et n'ont rien saccagé. Sans doute parce qu'elles avaient trouvé à manger à leur faim."

Arrêtés à la Hardonnerie Henri et Joseph GUILLET sont emmenés en camion jusqu'à la Kommandantur allemande à Yzernay, puis reconduits sans explication à la Hardonnerie. C'est là que le 9 août au matin Joseph GUILLET voit un camion allemand amener FERRARI et le déposer au pied du calvaire à l'entrée du chemin de la ferme. Dans la matinée, les Allemands laissent les frères GUILLET rentrer chez eux.

"Le 08 août" ajoute Joseph GUILLET, "nous avons eu très peur au bruit de l'explosion du dépôt de munitions de la base parachutiste. Mais tout n'avait sans doute pas sauté, car le 09 août alors que je travaillais seul dans les champs j'ai entendu une autre explosion."

"Le sergent-chef MONTEIL qui avait fait sauter la base s'était ensuite caché dans un arbre" se souvient de son côté Henri GUILLET, "il y était même si bien caché qu'une centaine de personnes nues le 08 au soir pour éteindre le feu que l'explosion avait déclenché dans une partie du bois sont passées au pied de cet arbre sans se douter qu'il y avait quelqu'un dans les branches. MONTEIL est venu le 10 août à la ferme du Chef Tessier demander une glace pour se raser avant de prendre la route pour rejoindre les paras à Cléré sur Layon."

Abbé Henri HERAULT

Habitant de Somloire

« Témoignage des combats du 08 août 1944 »

L'été 1944, Henri HERAULT, 16 ans, élève au petit séminaire de Beaupréau, se trouve en vacances chez ses parents à Somloire depuis le début de juin. Le petit séminaire a en effet fermé ses portes cette année là bien avant les vacances scolaires officielles en raison des bombardements qui font suite au débarquement allié en Normandie.

"Des vagues d'avions passaient régulièrement au dessus de Beaupréau" se souvient Henri HERAULT. "La direction du petit séminaire avait renvoyé les élèves dans leurs familles après le 06 juin, craignant que Beaupréau soit à son tour bombardé."

"Vers la fin de juillet, presque tous les soirs un avion s'est mis à passer au dessus de Somloire. Il faisait souvent à peine noir quand il arrivait. Dans le bourg on savait qu'il y avait des parachutages dans la grande prairie derrière la ferme de Chantegrolle près de celle du Grand Beauvais. Je me souviens que les soirs de parachutages une automobile, toujours la même, venant des Aubiers, passait dans le bourg. Je ne sais pas s'il y avait un lien entre ces passages et les parachutages, mais je sais qu'il y avait un petit maquis de résistants dans le secteur des Aubiers (commandé par le lieutenant de gendarmerie ROGER de Mortagne-sur-Sèvre)."

"Le dimanche précédent le 08 août j'avais fait un tour à vélo avec mon père dans les allées du bois. On voyait des traces de charrettes (transportant le matériel parachuté). A des étuis vides de cigarettes anglaises abandonnés sur le bas-côté des allées on savait que des parachutistes venus d'Angleterre étaient passés par là. Mais on n'avait pas vu la base qui était bien dissimulée."

"Le 08 août en fin de matinée, les Allemands sont arrivés dans le bourg par différentes routes pour encercler le secteur. Dans l'après-midi, on a appris que des hommes étaient retenus prisonniers à la ferme de la Hardonnerie. Ce même après-midi un avion allemand s'est mis à survoler le Bois d'Anjou. Il devait sans doute chercher à repérer la base parachutiste. Puis en fin d'après-midi, preuve que le combat était engagé, on a vu venant de la direction du bois un grand nombre d'ambulances militaires allemandes qui prenaient la route d'Yzernay. Au début de la soirée on a commencé à entendre une fusillade nourrie, puis de fortes explosions en provenance du bois."

"Le lendemain on a vu les véhicules allemands arrivés la veille repartir. On a appris qu'Angers venait d'être libéré. Les Allemands avaient dû recevoir l'ordre de se replier et c'est peut être ce qui explique qu'ils soient repartis de Somloire sans avoir exercé de représailles sur la population du bourg."

Louis MAINCHAIN

Habitant de Somloire

« Souvenirs des combats du 08 août 1944 »

Louis MAINCHAIN a 35 ans en 1944. Le 08 août il se rend avec 2 autres fermiers à la Hardonnerie pour participer aux battages quand ils sont arrêtés sur le chemin de la ferme par des allemands. Plus tard ceux-ci les relâchent ainsi que le boulanger AUGEREAU (qui était venu prévenir de l'arrivée des allemands à Somloire) et un saisonnier.

Mais par malchance il est repris presque aussitôt alors qu'il revient vers Somloire par la route de Saint-Paul-du-Bois, par un autre groupe d'allemands arrivant du bois.

Vers le soir, relâché, il parvient enfin à regagner Somloire. "*Dans le bourg,*" se souvient-il, "*tout le monde s'était sauvé, craignant que les allemands mettent la localité à feu et à sang comme ils l'avaient fait peu de temps auparavant à Oradour-sur-glane. Ma femme était restée à la maison avec notre bébé. Pour nous cacher, nous sommes montés sur le toit de notre habitation et nous y sommes restés toute la nuit. Toute la nuit aussi on a entendu la fusillade venant du bois.*"

Lucienne SUPIOT-MENANTEAU

Habitante de Cholet

« Témoignage des combats du 08 août 1944 »

Début août 1944, une jeune fille de Cholet, Lucienne SUPIOT (plus tard Madame MENANTEAU) est en vacances avec sa mère chez une cousine à Somloire.

"Un soir" se souvient-elle, *"par grand clair de lune nous avons vu un avion qui faisait des tours au-dessus du clocher à basse altitude, puis qui a piqué vers les bois."* (C'était les Anglais qui ravitaillaient la base S.A.S. du Bois d'Anjou). Elle voit aussi les soirs suivant *"des jeunes gens traverser le bourg à vélo et prendre la direction du Bois d'Anjou"* (pour aller donner un coup de main aux paras S.A.S. à rapporter à leur base le matériel parachuté qui tombait parfois assez loin de la clairière faisant office d'aire de largage. *"Un de mes cousins"* ajoute-elle, *"en faisait partie."*

Le 08 août, Lucienne SUPIOT et sa mère sont en visite chez un oncle, boulanger à La Plaine quand au début de l'après-midi des Allemands en armes viennent demander du pain. Peu après elles entendent des bruits de mitraillettes du côté de Somloire. C'était le début de l'attaque allemande sur le Bois d'Anjou, *"pas loin"* précise Lucienne SUPIOT, *"de chez un autre de mes oncles garde-chasse, Monsieur GABARD qui habitait une petite ferme à l'intérieur du bois."*

Lucienne et sa mère se demandent s'il leur sera possible de revenir chez leur cousine, à Somloire, lorsque que celle-ci arrive à vélo chez leur oncle de La Plaine pour leur dire que les combats se déroulent dans le bois et non dans le bourg et qu'elles peuvent rentrer.

"Mon oncle GABARD de St-Maurice-La-Fougereuse" ajoute Lucienne SUPIOT (qui avait de la parenté dans un secteur allant de Toutlemonde à Somloire et St-Maurice-la-Fougereuse -79-) *"travaillait lui le 08 août dans ses champs quand il vit arriver un S.A.S. qui avait réussi à quitter le Bois d'Anjou avant l'attaque allemande et rejoignait la base S.A.S. des Deux Chênes près de Bressuire (1). Il était néanmoins poursuivi par des Allemands. Mon oncle le fit cacher dans un fossé entre 2 haies. Les Allemands fouillèrent le secteur jusqu'à 1 heure du matin le 09 août sans le trouver. Il était blessé. Il parvint à se faire soigner aux Aubiers et revint plus tard remercier mon oncle de son aide. Entre temps, ce dernier est ses fils avaient été arrêtés par les Allemands furieux de n'avoir pu mettre la main sur le S.A.S.. Ils ne les relâchèrent qu'à la fin août. Nous les vîmes un jour sonner à notre porte à Cholet encore en sabots et avec leurs vêtements de travail. Ils sortaient droit de prison et heureux d'en sortir, car tout le monde n'en revenait pas !"*

(1) Le lieutenant POISSON, Parachuté sur l'Absie (Deux Sèvres) pour y établir une base S.A.S., mais ayant perdu son poste radio le reliant à Londres et ayant dû laisser son compagnon de parachutage, le capitaine anglais BURT, avec une cheville fracturée, dans une ferme, le lieutenant POISSON qui s'avait qu'une autre base S.A.S. devait s'établir dans la région de Somloire, était arrivé à pied vers midi à la base du Bois d'Anjou pour en repartir aussitôt, puisque la base devait être abandonnée en raison de l'imminence de l'attaque allemande, et il repartait, toujours à pied, vers l'Absie quand les Allemands l'avaient pris en chasse près de Saint-Maurice-la-Fougereuse.